

“Portez la Bonne Nouvelle à toute la création”

(Mc 16,15)

Lettre pastorale de Mgr Vincent Jordy aux catholiques du Jura



www.eglisejura.com

25 Janvier 2016

“Portez la Bonne Nouvelle à toute la création”

(Mc 16,15)



Frères et sœurs, chers diocésains,

Envoyé auprès de vous dans notre Jura, il y a près de cinq ans maintenant, j'ai eu depuis l'occasion de rencontrer bon nombre d'entre vous lors de temps de célébration, de visites pastorales, de rencontres de doyennés, ou encore lors des conférences de Carême, des recollections.

Avec vous, j'ai pu échanger à propos de ce qui fait la vie de notre Eglise ; avec vous j'ai pu découvrir ses atouts mais aussi ses fragilités.

C'est à partir de ces découvertes, réfléchissant à l'avenir de notre Eglise diocésaine à la lumière des réflexions du pape François dans *La Joie de l'Evangile*, que j'ai souhaité vous adresser cette Lettre Pastorale qui est un des moyens par lequel un évêque s'adresse à son diocèse.

Cette Lettre Pastorale vous propose une réflexion et des pistes pour permettre à notre Eglise dans le Jura de poursuivre son chemin et sa mission. Je souhaite vraiment qu'elle puisse vous éclairer, vous aider à réfléchir afin qu'ensemble, sous la conduite de l'Esprit Saint, nous puissions continuer à vivre de Jésus et à L'annoncer.

1 - D'où venons-nous ? 40 ans de changements	p. 3
<ul style="list-style-type: none">• Un monde rural modelé par la foi• Un changement profond• Un changement ambigu• Un changement qui est aussi celui de notre Eglise	
2 - Où en sommes-nous ? Une transformation profonde du monde et de l'Eglise	p. 8
<ul style="list-style-type: none">• De la crise à la mutation• Une mutation et une transformation des territoires• Une mutation et une transformation des relations entre les hommes• Une mutation et une transformation qui concernent l'Eglise• Une mutation et une transformation qui nous obligent à aller à l'essentiel	
3 - Où allons-nous ? L'Eglise qui vient dans la lumière du Christ	p. 15
<ul style="list-style-type: none">• « Sortir » pour devenir ou redevenir disciples de Jésus<ol style="list-style-type: none">1 « Sortir de soi » pour se convertir2 « Sortir de soi » pour vivre une amitié avec Jésus3 « Sortir de soi » pour aimer l'Eglise• « Sortir » pour devenir missionnaires<ol style="list-style-type: none">1 « Sortir » pour la mission : dépasser ce qui nous enferme2 « Sortir » pour porter Jésus au monde : dépasser ce qui nous retient3 « Sortir » et dépasser ce qui pourrait étouffer notre désir d'annoncer Jésus4 « Sortir » pour annoncer Jésus par toute notre vie : la mission assumée5 « Sortir » pour constituer une Eglise de disciples missionnaires au cœur de la société	
Conclusion	p. 26

1 D'où venons-nous ?

40 ans de changements

Il y a de cela près de 35 ans, une affiche de campagne pour les élections présidentielles était déployée sur les panneaux d'affichage de nombreuses villes et villages de France. Elle montrait le clocher d'une église de France comme il y en a tant. Autour de cette église et de son clocher, des maisons accolées comme pour mieux trouver ensemble la sécurité et la paix. Sur l'image, un slogan : « La force tranquille ».

Cette image et ce slogan évoquaient alors un monde rural rassurant, stable et paisible qu'aucun trouble ni aucun changement n'affectaient, un peu à l'image de la scène immortalisée par l'Angélus de Millet que l'on trouvait alors encore dans tant de nos maisons. Cette image rappelait aussi l'affinité profonde, le lien qui a uni durant des siècles le monde rural et la foi catholique¹.

Un monde rural modelé par la foi

Cette représentation et ce qu'elle signifie ou surtout ce qu'elle a signifié – comme nous allons le voir – sont le fruit d'une longue histoire dans notre pays, mais aussi dans notre Jura. Dépendant durant des siècles du siège de Besançon, la vie de foi s'est d'abord développée progressivement chez nous le long des voies de circulation et des axes commerciaux de ce qui deviendra notre département.

Elle s'est ensuite répandue à partir de hauts-lieux monastiques. On peut songer avant toute chose à la région de Saint-Claude et au Haut-Jura où un enracinement monastique fort et original va se développer dès le 5^{ème} siècle avec saint Romain et saint Lupicin et où émergera, entre autres, la figure de saint Claude². On sait combien les monastères et les prieurés bénédictins vont irriguer et évangéliser tout le rural dès la fin du premier millénaire. C'est de chez nous, de Baume-les-Messieurs et de Gigny, que partiront les moines fondateurs de Cluny, haut phare de la spiritualité et de la culture pour toute l'Europe durant des siècles.

Cette foi se développera aussi après le traumatisme de la Révolution avec la refondation de notre diocèse – fondé une première fois en 1742 avec la sécularisation de l'Abbaye de Saint-Claude – et le développement d'une vie paroissiale très active et les nombreuses congrégations féminines présentes dans tant de lieux pour servir les malades, les pauvres et répondre aux nombreux besoins des personnes tout au long du 19^{ème} siècle. Cette foi surtout nourrira la richesse des initiatives et d'une vitalité étonnante durant tout le 20^{ème} siècle :

¹ Voir Danièle Hervieu-Léger, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Bayard, Paris, 2003, p. 91 et suivantes.

² Ainsi que d'autres figures notables et marquantes pour notre territoire diocésain, comme saint Désiré, la bienheureuse Louise de Savoie, sainte Colette ou encore Anne de Xainctonge. Plus proche de nous, on peut bien entendu évoquer la figure du Père Henri Godin, co-auteur de *France, pays de mission ?*, ouvrage profondément marquant sur l'évolution de la mission en France au 20^{ème} siècle. Notre diocèse a souhaité lui rendre hommage lors d'un colloque organisé le 10 octobre 2014.

c'est là la source vivifiante de la vie de nos campagnes pendant des décennies, de la générosité missionnaire, de la dynamique de l'Action Catholique et de nombreuses initiatives jusqu'à nos jours³.

Notre diocèse peut être fier de ce qu'il a produit comme fruits durant des siècles et rendre grâce pour tant de fécondité spirituelle et missionnaire. Le village de notre affiche et son clocher ressemblent à tant de villages de notre Jura ; et, au pied du clocher, ce village est un lieu de vie pour les hommes, un lieu où l'Évangile a été annoncé pendant des siècles et où il a irrigué et irrigue encore la vie sociale, économique et culturelle.

Un changement profond

Pourtant en près de 40 ans, il faut bien l'admettre, la vie et le monde parfois un peu idéalisé qu'évoquait cette affiche ont profondément changé. Certes, les bâtiments sont toujours là, particulièrement nos clochers. Mais la vie au pied du clocher, les relations au sein du village ont souvent bien évolué en quelques décennies. Des réalités, des relations que l'on croyait éternelles ont été bousculées. Certains analystes n'hésitent d'ailleurs pas à dire que notre monde a plus changé ces 50 dernières années que lors des derniers 500 ans. Bien des évolutions ont eu lieu ; bien des événements ont ébranlé et continuent d'ébranler notre monde, notre pays avec des répercussions chez nous.



Il y a eu, avant toute chose, à la fin de la dernière guerre mondiale, la belle espérance de la construction de l'Europe qui fait de notre Occident, depuis près de 70 ans, un espace de paix et de fraternité. Cette construction de l'espace européen a aussi conduit à un temps de progrès et de croissance économique et sociale jamais connu dans aucun moment de l'histoire, aidé par un important progrès scientifique et technologique. L'effondrement du bloc communiste, la fin de la guerre froide et la chute du mur de Berlin ont aussi fait naître de nouvelles espérances de fraternité et de développement. On a même parlé alors de « fin de l'histoire » comme si notre civilisation avait atteint son but final : un espace européen consacré aux échanges commerciaux qui donnaient à l'homme les moyens du bonheur. On pouvait paisiblement, semble-t-il, célébrer la « religion du progrès » qui semblait être infinie, sans limites.

³ Pensons par exemple au réseau précieux des écoles catholiques paroissiales ou, dans un tout autre domaine, à la création du réseau RCF Jura si important dans un diocèse rural comme le nôtre.



Un changement parfois ambigu

Ce dynamisme impressionnant a cependant été accompagné d'autres mouvements parfois plus douloureux et ambigus qui ont aussi profondément ébranlé et transformé nos modes de vie.

Dès le début des années 60, un fort mouvement d'exode rural a amené des populations entières à quitter les campagnes pour les villes, conduisant le monde rural à être pour certains, tout au plus, le lieu des racines familiales, le lieu des vacances, mais de moins en moins un lieu de vie concrète et stable.

Dans les années 70, on a pu mesurer les premiers échecs de la modernité et la crise de confiance dans le progrès infini et indiscutable ; on commencera même à parler de société « post-moderne » pour évoquer la perte de confiance dans la rationalité.

Dans les années 80, une crise économique a commencé à marquer

notre pays, provoquant une lente désindustrialisation et une fragilisation de régions entières avec son cortège de licenciements et de paupérisation. On a commencé à dire que « l'ascenseur social ne fonctionne plus », et les enfants savent désormais qu'ils vivront peut-être moins bien que leurs parents. Bien des personnes que j'ai pu rencontrer lors de mes visites pastorales me témoignent de cet état de fait et des inquiétudes que cela provoque chez elles. D'autre part, le développement des nouveaux moyens médiatiques, un développement presque effréné de la consommation vont aussi conduire à des phénomènes d'individualisme et porter atteinte au lien social ; alors que l'on dispose de plus en plus de moyens de communication, notre société « produit » de plus en plus de personnes seules, isolées.

Dans les années 2000, le phénomène dit de « mondialisation » ou de « globalisation » a lui aussi progressivement et profondément changé les rapports dans le monde, mais aussi entre les personnes ; notre Jura n'y aura pas échappé. Ce phénomène de « mondialisation » qui nous touche a aussi des aspects ambigus. Il peut produire le pire avec des délocalisations aux effets dramatiques ; il peut aussi produire un monde plus ouvert qui met notre diocèse en lien avec d'autres cultures et d'autres Eglises.

Lors de mes visites ou rencontres pastorales, j'échange souvent avec vous qui revenez de l'autre bout du monde où vous êtes allés découvrir d'autres visages, d'autres civilisations. Lors de ces mêmes rencontres, combien de fois ai-je échangé avec des parents ou des grands-parents dont les enfants et petits-enfants

sont en études ou bien travaillent sur un autre continent et qui communiquent régulièrement avec eux grâce à internet.

Oui, même si le village et le clocher n'ont pas bougé, la vie au pied du clocher, elle, a souvent bien changé. Le monde lui-même est devenu, comme on aime le dire, un « village global » qui ne rassemble plus autour d'un même clocher, mais autour des mêmes écrans. Un mode de vie global, universel avec ses repères et ses manières de faire transforme profondément les jeunes générations, mais produit aussi de l'incompréhension, souvent douloureuse, entre les générations. On a parfois du mal à se comprendre entre parents et enfants ; on a plus de mal à transmettre ce que l'on souhaiterait aux plus jeunes.

Un changement qui est aussi celui de notre Eglise

Tous ces changements nous conduisent à de nouveaux modes de vie en société, mais aussi dans l'Eglise. Car en 50 ans notre Eglise a elle aussi bien changé. Les mutations sociales des années 60, l'événement du Concile Vatican II et la richesse de sa réflexion et de ses intuitions ont profondément renouvelé notre manière de vivre comme catholiques. La réforme liturgique, l'invitation faite aux laïcs à participer à la mission de l'Eglise de manière plus consciente et plus large, la collaboration dans la prise en charge des responsabilités, une compréhension de l'Eglise renouvelée, tout cela a produit des fruits dont nous vivons, même si la réception de ce Concile demandera encore du temps. La circulation des personnes et des idées a aussi fait de

notre pays un lieu où le religieux est devenu pluriel ; d'autres religions y prennent une place quand il ne s'agit pas du retour d'un religieux sauvage⁴.

Mais ces dernières 50 années ont aussi été marquées par une véritable « vague de sécularisation⁵ » dont les causes sont variées et complexes⁶. Cette « vague » a remis en question le rapport à Dieu et cette rupture a particulièrement touché le monde rural qui s'était tissé progressivement en affinité avec la foi catholique durant des siècles. Les références à Dieu, à la religion ont progressivement été comme effacées de l'espace public, désertant les institutions, la culture et parfois même la société : « les congés de Noël » sont désormais « les vacances de fin d'année » et Noël n'est plus dans les médias que « la fête du

4 Voir Hippolyte Simon, *Vers une France païenne?*, Cana, 1999.

5 « La sécularisation est présentée habituellement comme la conséquence, d'une part de l'industrialisation, qui a conduit l'homme à considérer la nature davantage comme une matière à transformer qu'un donné à recevoir et contempler, d'autre part de l'urbanisation, qui a détruit des types traditionnels d'intégration sociale, dans lesquels la foi catholique fournissait le fondement transcendant d'une vision agraire, communautaire et stable de la société », dans *Catholicismes de France*, de J.M. Donegani et G. Lescanne, Bayard-presses, p. 234.

6 On pourrait évoquer trois étapes : la laïcisation progressive de la société aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles, la mentalité sécularisée imprégnant l'Eglise elle-même au 20^{ème} siècle et aujourd'hui la sécularisation de l'intériorité, de « l'âme chrétienne » pour ainsi dire ; Bernanos lui-même écrivait que « le monde moderne est un gigantesque complot contre l'âme humaine », et Georges Steiner, sur le site de Télérama le 12 décembre 2011, confie : « Le silence est devenu un luxe immense. Les gens vivent dans le vacarme... Les jeunes ont peur du silence. Que va-t-il advenir de la lecture sérieuse et difficile ? ». C'est comme si l'homme lui-même était en train de changer...

Père Noël ». Dieu est aujourd'hui lui-même renvoyé « aux frontières » de notre société, ou encore, à la lumière d'une interprétation minimaliste du principe de laïcité⁷, renvoyé dans la vie privée ; Dieu est « sommé de se cacher ».

Mais surtout, aujourd'hui, nous le savons bien, croire ne va plus de soi. Etre croyant est désormais le fruit d'un choix personnel, souvent exigeant, qui n'est plus soutenu par un environnement favorable, par la société, par l'école, voire par la vie de famille ou de couple. On parle même de « détachement de la foi » ou de « décroissance »⁸ pour évoquer ce phénomène qui touche toutes nos familles et nos relations. La *Lettre aux catholiques de France* publiée en 1996⁹ par les évêques de France constatait et prenait acte de ces profonds changements, mais aussi des questions qui continuent à travailler le cœur de l'homme

d'aujourd'hui. Elle invitait à prendre acte de cette situation, à ne pas se résigner, mais à retourner au cœur de la foi.



⁷ Quand il ne s'agit pas d'une interprétation erronée. Rappelons que la loi de 1905 est une loi de liberté ; liberté du culte – qui a une dimension publique, ce pourquoi les collectivités nous affectent des bâtiments publics – et liberté de conscience, afin que ceux qui veulent croire puissent le faire et que ceux qui ne veulent pas croire soient libres de ne pas croire. Rappelons que la Convention européenne des droits de l'homme qui s'impose à la France stipule dans son article 9 : « Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion ; ce droit implique la liberté de changer de religion ou de conviction, ainsi que la liberté de manifester sa religion ou sa conviction individuellement ou collectivement, **en public ou en privé** (c'est nous qui soulignons), par le culte, l'enseignement, les pratiques et l'accomplissement des rites ». Il est intéressant à ce sujet de lire le rapport Briand de mars 1905, préparatoire à la loi.

⁸ Paul Poupard, *La Décroissance*, Ed. Echelle de Jacob, 2012.

⁹ Les Evêques de France, *Proposer la foi dans la société actuelle, Lettre aux catholiques de France*, Cerf, 1996.

2 Où en sommes-nous ?

Une transformation profonde du monde et de l'Église¹⁰

Avant toute chose, il faut souligner que notre département présente, au moment de l'histoire où nous sommes, de vrais atouts au plan économique et social qui se traduisent d'ailleurs par un taux de chômage inférieur à la moyenne nationale : de nombreux « savoir-faire » et l'amour du travail bien fait qui caractérisent le Jura, une industrie fragilisée qui essaye de s'adapter, une agriculture dynamique à l'origine de produits de qualité, un territoire avec un patrimoine et une nature propices au tourisme, la proximité de la Suisse. Ce sont là certains des éléments porteurs qui caractérisent notre territoire. Celui-ci, cependant, n'échappe pas aux fragilisations et aux interrogations profondes qui traversent notre pays, notre société, et donc notre Église qui est au cœur de ce territoire.

De la crise à la mutation

En effet, nous l'avons compris, si le clocher et le village de notre affiche sont toujours là, la réalité à laquelle ils renvoient, la vie qu'ils évoquent ont déjà beaucoup évolué et vont continuer à évoluer. Cependant, ces changements des 50 dernières années ont d'abord été analysés par de nombreux observateurs comme étant une période de « crise », c'est-à-dire un moment difficile et aigu à traverser. La difficulté, même intense, devait être passagère. On a ainsi parlé de « crise économique » pour parler des problèmes d'emploi, mais aussi d'une « crise de la transmission » pour parler des problèmes de l'école. Dans l'Église, on a parlé de la « crise des vocations » pour parler de la baisse du nombre de candidats à la vie religieuse ou à la vie presbytérale. La pratique baissant, le nombre d'enfants catéchisés et de demandes de sacrements suivant le même mouvement, on a alors parlé plus largement de la « crise de la foi »¹¹.

En fait, nous découvrons aujourd'hui que ces dernières décennies ne sont peut-être pas seulement traversées par un phénomène de « crises » variées, c'est-à-dire d'évolutions graves et profondes des conditions de la vie, mais plus sûrement

¹⁰ Certains seront peut-être surpris que je prenne le temps de décrire le point où nous en sommes, particulièrement pour la vie de l'Église. Ce texte est en fait rédigé après la visite en quelques mois des 15 doyennés du diocèse, où j'ai vécu 12 assemblées de 50 à 120 personnes et 3 dimanches d'échanges avec près de 400 personnes, soit au total plus de 1500 personnes rencontrées. J'ai été tout à la fois frappé lors de ces rencontres par l'attachement fort des fidèles à notre Église, mais aussi par la méconnaissance de nombreuses personnes quant à la situation réelle de l'Église catholique en France et de notre diocèse. Beaucoup ne mesurent pas le véritable « glissement de terrain » devant lequel nous sommes, particulièrement en ce qui concerne le catholicisme dans le monde rural. Même si nous avons foi et espérance dans le Dieu de l'impossible, un certain nombre de faits sont là et qu'il serait irresponsable d'ignorer.

¹¹ En se rassurant parfois à bon compte quant à ces phénomènes. Ainsi il nous est arrivé de nous rassurer en remarquant que, si la quantité baissait, il y avait également la qualité... et en oubliant le fait que, comme dans de nombreux domaines, il faut un minimum dans l'ordre de la quantité pour faire de la qualité. Rappelons-nous qu'à l'époque de la quantité, il y avait également de la qualité ; la foi de nos pères était, elle aussi, vivante.

marquées par les signes d'une mutation, d'un processus profond de transformation de toute notre société; ce ne sont pas simplement des repères qui sont en train de bouger, mais ce qui fait le socle de la société qui est en train de muer, de se transformer. Ce n'est pas simplement le paysage qui est remodelé ; c'est la plaque tectonique qui bouge. Nous allons vers une nouvelle manière de vivre, nous avançons vers une terre en partie inconnue.

Une mutation et une transformation des territoires

Cette mutation de la société est en particulier la conséquence d'une transformation des territoires et de la manière d'y vivre. Des évolutions importantes ont eu lieu depuis des dizaines d'années : les centres-villes se sont transformés ainsi que les banlieues. Une population importante a quitté la ville pour venir ou revenir vivre en milieu rural en espérant trouver une meilleure qualité de vie et des conditions matérielles plus favorables¹².

Mais en fait, bien souvent, « la pauvreté de l'espace rural, déjà plus élevée qu'en ville, a été renforcée par l'arrivée des populations en difficulté »¹³. Ces populations de néo-ruraux, qui peuvent avoir du mal à s'intégrer, ont souvent un sentiment plus vif de « déclassement », d'abandon des territoires ruraux où les services publics sont parfois désormais réduits au minimum. Ces difficultés s'ajoutent

à celles, bien identifiées, de la solitude¹⁴, des pauvretés en général cachées dans le monde rural.

Au cours d'une visite pastorale, j'ai ainsi eu l'occasion d'échanger avec le personnel d'un pôle médical, qui soulevait la délicate question des dépendances à l'alcool ou aux drogues touchant près d'une personne sur cinq sur le territoire. J'ai aussi vu combien le manque d'activité économique pouvait conduire rapidement à des fragilisations de certains territoires urbains comme ruraux.

Cette transformation du territoire concerne aussi notre rapport au monde. Le monde est un « village global », comme on aime à dire aujourd'hui. C'est dans ce contexte que certains ont commencé à s'interroger sur ces évolutions : le progrès est-il toujours bon pour l'homme ? le développement est-il toujours pour le bien ? Un domaine particulièrement frappant est celui de l'écologie qui montre qu'on ne peut plus désormais penser et vivre de manière solitaire, en repli, sans s'interroger sur ce que produit notre mode de vie sur les autres. Nous sommes désormais dans un monde où se développe l'interdépendance de tous et de tout.

¹² C'est en particulier une des causes de la baisse de population dans les villes importantes du Jura.

¹³ Voir Christophe Guilluy, *Fractures françaises*, FB Editeur, 2010, p. 105 et suivantes.

¹⁴ Il faut noter la grande souffrance et même le désarroi de nombreuses personnes âgées seules chez elles ou dans des structures d'accueil. J'ai eu à ce sujet quelques lettres poignantes qui m'invitent à réfléchir encore plus avec vous à développer le Service Evangélique des Malades et les visites aux personnes seules. Je pense aussi à cette célébration que je suis allé assurer chez une malade, à la maison. Arrivé dans le salon, j'ai découvert que plusieurs dizaines de personnes m'attendaient, ce qui dit quelque chose du souci que les baptisés peuvent aussi avoir vis-à-vis de ceux qui souffrent.

Ces questions ne peuvent nous laisser indifférents dans notre diocèse où le rapport à la nature, aux paysages et à la qualité de vie est essentiel. Nous sommes passés en quelques siècles d'un monde « à contempler » à un monde « à consommer », et cela transforme nos manières de vivre et de penser et affecte profondément notre environnement.

Une mutation et une transformation des relations entre les hommes

Cette interrogation sur le sens du progrès et du développement concerne particulièrement la qualité des relations entre les personnes et les groupes humains.

L'ensemble des éléments qui ont changé depuis 50 ans dans le domaine économique, social, familial, culturel, a eu des effets sur les relations entre les personnes. Les rapports entre les hommes sont en train de se transformer avec des principes et des valeurs communes que l'on a parfois de la peine à nommer, à éclairer et surtout à mettre en œuvre. En ce sens, l'actuel effacement de la civilisation et de la culture chrétiennes aura lui aussi ses effets à l'avenir, que certains n'avaient pas imaginés. Régis Debray¹⁵ évoquait en rappelant récemment que le lien entre notre pays et le christianisme – le « moule chrétien » de la société, comme il dit – avait apporté deux éléments essentiels qui structuraient cette société et qu'il craint

¹⁵ Régis Debray dans l'émission Répliques intitulée *L'Adieu à l'histoire* sur France Culture le 21 novembre 2015. Il pose d'ailleurs cette question à laquelle personne ne peut ou ne veut répondre pour l'instant : « Peut-on inventer une civilisation post-chrétienne ? ». Cela suppose bien entendu de consentir au fait que notre civilisation passée soit débitrice à l'égard du christianisme.



de voir disparaître dans le monde qui vient : le premier élément est le fait que « le salut est collectif, on est lié à une appartenance », et le second est le fait qu'« avant d'avoir une couronne en or, il faut avoir une couronne d'épines (...) Quand on est chrétien, la souffrance a une valeur (...) Les gens qui souffrent sont respectables, y compris les paumés, les pauvres, les déshérités ». Cela signifie « qu'on ne peut pas se mettre à part de la cité, des gens qui nous entourent ». Il poursuit en pointant « l'idéologie de la réussite immédiate et du chacun pour soi et de Dieu pour personne (...) Chacun pour soi, c'est la logique du naufrage ». Le risque qui est ici décrit est finalement celui d'un monde du « chacun pour soi », ce qu'un psychologue appelle le monde du « tout à l'égo »¹⁶. Cela ne signifie pas nécessairement que les gens soient moins généreux, mais qu'ils ont plus de mal à l'être sur la durée et à rester ouverts aux autres.

¹⁶ Selon une expression du psychiatre Christophe André.



La recherche du bien-être « pour moi », permis par la technique, est en train de supplanter la quête du bonheur pour tous. Lors d'une de mes visites pastorales dans un milieu rural, des responsables d'une association de développement me disaient eux-mêmes leur difficulté croissante pour trouver des bénévoles ; ce problème touche aussi notre Eglise. Mais plus gravement, le « chacun pour soi » peut aussi devenir le monde du « repli sur soi », de la peur de « l'autre », du différent, de celui qui vient d'ailleurs, voire de celui qui n'est que de passage.

Une mutation et une transformation qui concernent l'Eglise

Notre Eglise étant au cœur de la société, les nouvelles manières de vivre en famille, à l'école, les évolutions de la vie économique et sociale et les évolutions du monde rural la concernent. Pour vivre cette mutation, je sais que notre Eglise

diocésaine peut compter sur le souci missionnaire des prêtres du diocèse, mais aussi sur les diacres permanents très engagés en particulier dans le monde de la solidarité.

Pour vivre cette mutation, nous pouvons compter sur les milliers de fidèles qui participent à la vie de l'Eglise dans les équipes paroissiales, la catéchèse, la visite aux malades, les services, les mouvements. Pour vivre cette mutation, notre Eglise peut compter sur la générosité des baptisés qui s'engagent dans les différents domaines de la société et qui lui donnent les moyens matériels pour la mission. Pour vivre cette mission, notre Eglise peut compter sur la présence forte des religieux et religieuses et leur prière¹⁷.

Toute cette vitalité sera décisive car le défi à venir est important. Il nous faut en effet comprendre que des modèles de vie d'Eglise qui avaient parfois plusieurs siècles se sont mis à bouger il y a quelques décennies et qu'ils sont même pour certains en train de s'effacer lentement et de disparaître¹⁸. Ce que l'on appelait la « civilisation paroissiale » est en train de s'effriter¹⁹. Les clochers demeurent dressés à l'horizon, mais parfois, au pied du clocher, les chrétiens ne se rassemblent plus ou différemment. Certains se retrouvent par affinités sur les réseaux sociaux, dans les grands lieux de pèlerinages. D'autres chrétiens trouvent aussi leur ressourcement dans des mouvements ou des groupes spirituels.

La communauté chrétienne, en particu-

¹⁷ Notre diocèse a aussi la joie d'avoir plusieurs séminaristes qui seront les prêtres de demain.

¹⁸ Sur ce point, voir en particulier Danièle Hervieu-Léger, *op.cit.*, p. 91-131.

¹⁹ Sur ce sujet, Henri-Jérôme Gagey, *Les ressources de la foi*, Forum Salvator, 2015, p. 80 et suivantes, qui évoquent justement l'affiche qui nous sert de prétexte au début de cette lettre.



lier lors de l'assemblée dominicale²⁰, est devenue clairsemée ; parfois elle n'est plus constituée que de quelques fidèles alors qu'on la rassemble sur des espaces de plus en plus vastes. Lors d'une visite pastorale, je me souviens d'avoir traversé un village avec un confrère qui me disait n'être plus certain qu'il s'y trouve encore un pratiquant.

Et ce phénomène est général. Ainsi dans notre diocèse, les demandes pour le sacrement du baptême ont été divisées par trois en l'espace de 30 ans. En 2011, l'évêque de Moulins –un diocèse qui présente une certaine similarité avec le nôtre– avait fait réaliser une grande enquête sur l'avenir de son diocèse : outre le déficit financier important qu'il annonçait pour l'avenir, il prévoyait la « diminution des fidèles de 40 à 50% dans les 15 ans à venir et seulement 2,2% de la population qui fréquente l'Eglise ».

Notre diocèse du Jura passe et va passer par une « décrue » semblable, liée tant au vieillissement de la population qu'à la baisse du nombre de baptisés et aux effets de la sécularisation qui se poursuit. Le nombre de prêtres diocésains de moins de 75 ans est passé en 20 ans de 170 à 31²¹. Mais c'est aussi la difficulté croissante à trouver des fidèles prêts à s'engager dans les Equipes d'Animation Paroissiale et celle de certains territoires paroissiaux à trouver des catéchistes et d'autres personnes nécessaires à la mission qui ont conduit notre diocèse à s'organiser en 15 doyennés. Dans un secteur rural du diocèse, par exemple, sur 350 enfants scolarisés moins de 20 sont catéchisés ; et même si le territoire du diocèse n'est pas homogène, ce même mouvement s'accroît depuis des décennies. C'est l'ensemble de ces données qui nous oblige aussi à réduire sans délai nos

²¹ Il est important ici d'évoquer l'apport précieux par leur présence dynamique de la dizaine de prêtres venus de l'extérieur qui sont en mission dans notre diocèse.

²⁰ Voir à ce sujet : François Wernert, *Le dimanche en déroute*, Médiapaul, 2010.

charges de bâtiments et à les adapter, ainsi que nos moyens en général, à ce que nous pourrions aussi porter matériellement à l'avenir. Ne pas anticiper ces changements profonds et durables serait irresponsable. Nous allons devenir une Eglise diocésaine du Jura plus petite et qui devra vivre de manière plus modeste et plus sobre. Cela ne signifie pas que cette Eglise sera moins capable de vivre sa foi ni d'en rendre témoignage.

Car il faut le souligner, ce témoignage est peut-être plus attendu que nous ne le pensons. Le clocher, l'église du village et parfois ce qu'elle représente, demeurent comme un symbole fort même pour des personnes loin de la vie concrète de la communauté ecclésiale. L'église du village est un édifice auquel on tient, non seulement pour sa valeur architecturale mais aussi pour ce qu'elle représente comme poids de souvenir, comme signe de la communauté humaine et de son histoire. On ne souhaite pas qu'elle disparaisse et bien des personnes qui ne manifestent pas nécessairement leur foi sont prêtes à entretenir et à défendre ce patrimoine, et peut-être même aussi ce à quoi il renvoie. Les hommes et les femmes qui vivent sur nos territoires, voire certains élus, nous demandent que la présence de l'Eglise soit assurée car elle permet du lien social, transmet des valeurs et permet une espérance plus que jamais nécessaire.

Une mutation et une transformation qui nous obligent à aller à l'essentiel

En effet, face à cette mutation qui nous bouleverse, nous interroge, nous pouvons être tentés de céder à **deux formes de « tentation »** : la première pourrait être celle d'une « **fuite en avant** » sans trop

de discernement pour vouloir rendre le message évangélique plus attrayant, au risque de le dénaturer et de lui enlever son caractère d'appel constant à la conversion. On risque alors de réduire le message du Christ à quelques valeurs convenues et stériles parce que coupées de la source qu'est la vie sous l'action de l'Esprit de Celui qui a dit : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15,5).

Une autre tentation est celle d'un « **retour en arrière** », la tentative de revenir sur les pas de l'histoire, en imaginant qu'une simple mise en œuvre formelle de quelques solutions doctrinales ou le regard vers un passé idéalisé suffirait, en oubliant que ce n'est pas l'Evangile qui a changé mais que ce sont les conditions de la vie dans lesquelles l'Evangile est annoncé qui ont été bouleversées²².

En fait, nous le savons bien, quand nous prenons la Bible en main, bien des fois dans l'histoire du compagnonnage entre Dieu et son Peuple, ce Peuple est conduit au désert pour être émondé, purifié et retrouver ce qui est essentiel. Ce Peuple est mis à l'épreuve, mis en pauvreté pour apprendre à ne compter que sur Dieu seul et sa grâce, pour qu'il quitte ses illusions.

²² Ces deux tentations – on me pardonnera ici un peu de « jargon » philosophique et théologique –, sont celles d'un « existentialisme ecclésial » ou arianisme ecclésial d'un côté, ou d'un « ontologisme ecclésial » ou monophysisme ecclésial de l'autre côté, qui ne sont pas plus pertinentes l'une que l'autre. Pour les uns, il suffirait d'une Eglise proche de la vie, pour les autres, d'une Eglise respectueuse des formes et des dogmes. Si de tels simplismes pouvaient être éclairants ou efficaces, 50 ans après la fin de Vatican II et avec la pluralité de sensibilités épiscopales nommées durant cette période en Europe occidentale, cela se saurait et se verrait...

Une certaine suffisance née de la maîtrise technologique et statistique, une certaine « hubris »²³ fruit de nos connaissances acquises ne nous ont-elles pas éloignés de la Source en pensant La servir ? Une certaine illusion ne nous a-t-elle pas fait vivre comme si nous n'avions pas besoin de Dieu ? L'avenir de l'Eglise ne dépend pas d'abord de nos connaissances, de notre degré d'agitation, de notre capacité à planifier.

L'avenir est entre nos mains, il est dans nos cœurs et notre capacité à nous laisser saisir, à nous laisser transformer par le Christ. L'urgence est celle de la profondeur de notre vie en Lui dans la foi, l'espérance et la charité. Pour cela, il faut cesser de perdre notre énergie dans des domaines déjà morts ou en train de mourir. Il s'agit de dépasser les clivages stériles, les analyses orientées, les jugements péremptaires qui affaiblissent et divisent depuis des décennies et participent à la fragilisation de l'Eglise.

Les papes Jean-Paul II et Benoit XVI n'ont eu de cesse de rappeler que l'avenir de l'Eglise passait par un renouveau intérieur et spirituel²⁴. La Lettre aux catholiques de France nous appelait à revenir au cœur de la foi. Et le pape François nous appelle à faire un pas de

plus pour vivre « un renouveau ecclésial qu'on ne peut différer » (*Evangelii Gaudium - La Joie de l'Évangile* - E.G n° 27). Notre Eglise est appelée à vivre, comme cela a été le cas bien des fois dans l'histoire, une mutation ; plus encore, une conversion. Celle-ci ne pourra se vivre et porter du fruit que si nous la vivons sous la conduite de l'Esprit Saint. Il s'agit de L'invoquer et de nous laisser conduire par Lui pour avoir un regard théologal, un regard de foi sur la réalité, être capables de discerner et avoir la force et l'audace d'agir en conséquence en communion avec Lui²⁵. Tout le reste risque d'être voué à l'échec.

23 C'est-à-dire une certaine ivresse que procure la maîtrise technique sur le monde.

24 Jean-Paul II, dans son « testament spirituel » après le grand Jubilé de l'an 2000, Au début du nouveau Millénaire, écrivait : « Et tout d'abord je n'hésite pas à dire que la perspective dans laquelle doit se placer tout le cheminement pastoral est celle de la sainteté » (n° 30). Benoit XVI, quant à lui, évoquait le fait que l'Eglise pourra proposer l'Évangile en « se laissant régénérer par la force de l'Esprit Saint », dans la Lettre apostolique instaurant le Conseil pour la promotion de la nouvelle évangelisation.

25 Il est intéressant de souligner que la *Lettre aux Catholiques de France* nous donnait comme modèles deux femmes – dont l'une était une cloîtrée – : sainte Thérèse de Lisieux et Madeleine Delbrel, mais que toutes deux sont des grandes figures spirituelles et des priantes.

3 Où allons-nous ?

L'Église qui vient dans la lumière du Christ



Depuis le Concile Vatican II, les papes successifs ont rappelé la nécessité vitale de l'évangélisation, voire d'une « nouvelle évangélisation », c'est-à-dire d'une annonce de l'Évangile dans les conditions nouvelles de notre monde. Le pape François nous parle, lui, dans cette même ligne d'une « transformation missionnaire de l'Église ». Cette transformation est avant tout une œuvre de l'Esprit Saint²⁶ ; mais elle demande notre collaboration constante.

Elle exige de notre part un déplacement important, une transformation de notre conscience de baptisés. Il s'agit bien de passer d'une Église composée majoritairement de « pratiquants », sans aucune connotation péjorative²⁷, à une Église essentiellement constituée de « confessants », d'hommes et de femmes qui vivent leur foi avec cohérence et portent ainsi le Christ au cœur

²⁶ Voir en ce sens Jean-Paul II, *Au début du nouveau millénaire*, n° 38 Le primat de la grâce : « Il y a une tentation qui depuis toujours tend un piège à tout chemin spirituel et à l'action pastorale elle-même : celle de penser que les résultats dépendent de nos capacités de faire ou de programmer ». Ce primat de la grâce est repris par le pape François en E.G 112.

²⁷ J'utilise cette distinction avec prudence, sachant que celui qui confesse sa foi est aussi un pratiquant et que bon nombre de pratiquants sont aussi confessants. Mais ce que je veux souligner ici, c'est qu'on ne peut être catholique simplement le dimanche à l'heure de la messe. Si le Christ est au cœur de notre vie, Il habite et éclaire tous les moments de notre vie et nous pousse à être son témoin toujours et partout.

du monde²⁸. Comme l'écrivait déjà Paul VI²⁹, « l'homme contemporain écoute plus volontiers des témoins que les maîtres » ; il ajoutait d'ailleurs que « s'il écoute les maîtres, c'est parce qu'ils sont des témoins ». Cette transformation nous demande de consentir à ce que des réalités ecclésiales, des façons de faire parfois séculaires, puissent mourir et disparaître pour que d'autres puissent jaillir, mûrir et porter du fruit. Il s'agit de savoir si nous voulons simplement survivre, tenir à bout de bras des réalités dont certaines se vident, ou entrer dans une transformation, une métamorphose nécessaires³⁰.

Pour cela, à la suite de Jésus, comme y invite fortement le pape François, il nous faut « sortir ». C'est Jésus le premier qui est « sorti » du sein du Père pour entrer dans le monde. C'est Lui qui passera de village en village sur la terre de Galilée car, « c'est pour cela qu'Il est sorti » (Mc 1, 37). L'Eglise, Corps du Christ, n'est pas faite pour elle-même, elle est appelée à vivre ce même mouvement de sortie, pour aller vers les hommes, vers le monde et porter la Bonne Nouvelle. Mais sortir, se déplacer n'est pas seulement un déplacement physique, aller vers l'autre,

établir une relation ; c'est aussi, comme le confirment les auteurs spirituels, un « déplacement », une « sortie » vitale, spirituelle. Il faut sortir de soi pour être en sortie vers les autres. C'est cette sortie qui nous libère avant tout de nous-mêmes, et qui va nous permettre d'aller vers l'autre.

« Sortir », pour devenir ou redevenir des disciples de Jésus

1 « Sortir de soi » pour se convertir

Le pape François rappelle le « grand risque du monde d'aujourd'hui » : « Quand la vie intérieure se ferme sur ses propres intérêts, il n'y a plus de place pour les autres, les pauvres n'entrent plus, on n'écoute plus la voix de Dieu, on ne jouit plus de la douce joie de son amour, l'enthousiasme de faire le bien ne palpite plus. Même les croyants courent ce risque, certain et permanent » (E.G. 2).

Au cœur de la vie chrétienne, il y a un appel permanent à la conversion pour vivre de la vie nouvelle. Cette conversion passe par l'accueil et l'écoute de la Parole de Dieu qui nous invite à nous décentrer de nous-mêmes. Nous sommes souvent prompts, généreux à nous engager, à aller vers les autres. Mais ce dynamisme suppose avant tout de sortir de nous-mêmes, de nous quitter, de quitter notre « prêt à penser », nos a priori, nos préjugés, pour faire le choix d'accueillir et de vivre de la volonté de Dieu : aller vers l'autre « remplis de nous-mêmes » ne permet pas nécessairement aux autres de rencontrer le Christ. Pour certains, il s'agit de sortir du confort (E.G. 20), de nos sécurités, de nos certitudes, de « cuirasses idéologiques » qui nous rassurent. Pour d'autres, il faut sortir du jeu des blessures dans lesquelles on peut parfois se complaire. Pour

28 Voir en ce sens Marcel Gauchet, cité par Henri-Jérôme Gagey, op. cit., p. 196 : « Nous sommes en train de vivre, sur l'Ancien Continent, la fin de la religion sociologique... Cette liquidation de la religion de l'intégration sociale a de grands effets sur le statut de la croyance. Elle élimine les fidèles routiniers, ceux qui allaient à la messe pour faire comme tout le monde, mais elle fait, par ailleurs, des derniers croyants des gens solidement assurés dans leur foi... Plus la dissociation entre religion et conformisme social va s'accroître, plus l'engagement religieux va devenir une option significative ».

29 Paul VI, Exhortation Apostolique *L'Evangélisation des hommes de notre temps*, n°41.

30 Voir Mgr Claude Dagens, *Survie ou métamorphose ?*, Ed. Atelier, Paris, 2015

d'autres encore, il s'agira de sortir des postures de la paresse, du cynisme, de l'ironie et de la critique stérile. C'est ce chemin de conversion nécessaire annoncé par Jésus dès le début de l'Évangile (Mc 1,15), et que les apôtres eux-mêmes devront parcourir jusqu'au début des Actes des apôtres où ils imaginent encore, remplis d'illusions, que Jésus « va restaurer la royauté en Israël » (Ac 1, 6). Si nous suivons vraiment Jésus, les choses se passent rarement comme nous l'avons rêvé. Avant toute mission, tout apostolat, il y a d'abord un travail sur soi-même à faire et surtout à laisser faire par l'Esprit pour nous libérer de nous-mêmes. Il y a à apprendre ou réapprendre à nous taire, à écouter la Parole afin qu'elle devienne efficace, féconde en nous³¹.

Une question essentielle est donc celle qui consiste à s'interroger sur sa capacité à entrer dans une vraie conversion, à ne plus tricher avec la Parole de Dieu.

2 « Sortir de soi » pour vivre une amitié avec Jésus

Comme le disait le pape Benoît XVI, « à l'origine du fait chrétien il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive » (cité en E.G. 7). C'est pourquoi la transformation missionnaire de notre Église passe par la question de notre relation personnelle avec Jésus.

³¹ Il est très intéressant de voir combien les personnes ont aujourd'hui beaucoup de mal à faire silence. Il y a dans notre monde actuel la nécessité constante, irréprouvable de parler, de donner son avis, d'exister, de se rendre intéressant... Comme le disaient les Pères du Désert, « si l'homme a deux oreilles mais une seule bouche, c'est pour écouter deux fois plus qu'il ne parle ».

Le pape François l'exprime avec solennité : « J'invite chaque chrétien, en quelque lieu et situation où il se trouve, à renouveler aujourd'hui même sa rencontre personnelle avec Jésus-Christ ou, au moins, à prendre la décision de se laisser rencontrer par Lui, de Le chercher chaque jour sans cesse » (E.G. 3). Si le Pape insiste ainsi, c'est parce « c'est seulement grâce à cette rencontre – ou nouvelle rencontre – avec l'amour de Dieu, qui se convertit en heureuse amitié, que nous sommes délivrés de notre conscience isolée et de l'autoréférence » (E.G. 8).

Qui que nous soyons dans l'Église, quelle que soit notre vocation, nous sommes invités à nous interroger en vérité sur notre relation avec Jésus : nous parlons peut-être beaucoup de Lui ou en Son nom, mais qui est-Il réellement pour nous ? Comment et quand Le rencontrons-nous ? Quelle place a-t-Il dans notre vie ? Rappelons-nous l'unique question que Jésus posera à l'apôtre Pierre au bord du lac de Galilée après la résurrection : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » (Jn 21,15).

3 « Sortir de soi » pour aimer l'Église

Une Église qui voudrait vivre la mission en étant traversée par des divisions peut être assurée de sa stérilité³². Jésus

³² Henri-Jérôme Gagey, lors d'une session de l'IREP en octobre 2012, soulignait que, si au 20ème siècle il y avait des options pastorales claires, les temps qui viennent demandent d'être ouverts aux multiples intuitions et initiatives et « de tenir toutes les choses ensemble ». Il s'agit donc de bien comprendre que les divers charismes et les diverses intuitions sont complémentaires, car l'homme post-moderne, celui à qui nous avons à annoncer l'Évangile, n'est pas un individu uniforme. L'Église a besoin de tous les charismes, de toutes les initiatives, mais dans une unité dont l'évêque est le garant et qui se manifeste particulièrement dans l'unique Eucharistie qui rassemble l'Église.

le dira lui-même : « Si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume ne peut subsister » (Mc 3,24). Il nous faut donc, pour devenir disciples, accueillir ou accueillir à nouveau l'Eglise comme un don de Dieu dans la foi, un don qui nous dépasse, et l'aimer³³. C'est d'ailleurs la méthode que nous a donnée le Concile Vatican II. Son texte majeur sur l'Eglise, *Lumen Gentium*, commence par présenter l'Eglise comme venant de la Trinité, de la vie intime du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. On peut étudier l'Eglise sous un angle historique, sociologique ; mais on ne la comprend vraiment que par « le haut », à partir du mystère de Dieu et de son amour pour l'humanité.

Or ce regard et cet amour pour l'Eglise ne sont pas simples à vivre. Bien entendu et certainement, parce que l'Eglise est constituée d'hommes et de femmes avec leurs limites et leurs péchés ; mais plus encore peut-être en raison des a priori, parfois inconscients, qui nous habitent.

L'homme d'aujourd'hui est marqué par ce que l'on a appelé la culture des « maîtres du soupçon », culture devenue majoritaire en Europe et qui pose sur toute réalité, et particulièrement sur toute

institution, un premier regard souvent critique³⁴. Ce regard aujourd'hui est même souvent ironique, cynique, voire méprisant³⁵.

L'Eglise n'est pas d'abord une institution, mais elle a une dimension institutionnelle, et c'est pourquoi aimer l'Eglise demande un regard de foi qui n'empêche pas, bien entendu, la lucidité ; aimer l'Eglise demande parfois de passer par un chemin de guérison. Aimer l'Eglise demande de passer d'un amour affectif – aimer ceux qui nous aiment ou que nous estimons aimables³⁶ – à un amour effectif, un amour de charité qui transcende notre « sensibilité » pour être vraiment universel³⁷.

33 En ce sens, M. François Moog, théologien invité par l'Action Catholique en Rural dans notre diocèse le 23 mai 2014, soulignait l'ambiguïté de la formule « faire Eglise ». Il remarquait : « Faire Eglise n'est pas de notre responsabilité... Cela ne dépend pas de nous », et il rappelait que le Concile Vatican II, dans *Lumen Gentium* n°9, déclare que « l'ensemble de ceux qui regardent avec la foi vers Jésus, auteur du salut, principe d'unité et de paix, Dieu les a appelés, **il en a fait l'Eglise**, pour qu'elle soit, pour tous et pour chacun, le sacrement visible de cette unité salutaire ». C'est donc Dieu qui « fait l'Eglise » et qui nous invite à coopérer à son œuvre. C'est pourquoi le pape François souligne que « dans toute la vie de l'Eglise, on doit toujours manifester que l'initiative vient de Dieu » (E.G. 12).

34 Ainsi le simple fait de vouloir faire confiance à un maître ou à un formateur apparaît aujourd'hui souvent comme « aliénant ». On mesure cependant aujourd'hui les dégâts impressionnants causés par ces analyses réductrices : d'une part parce que rien dans le temps ne dure sans un minimum d'institution ; d'autre part parce que là où il n'y a pas d'autorité instituée – donc susceptible de rendre des comptes –, ce sont les autorités sauvages et qui ne disent pas leur nom qui s'imposent. Un exemple en est donné, dans tous les domaines, par les « magistères invisibles » d'internet où, derrière l'anonymat ou les « pseudos », des « planqués du clavier » peuvent déverser leurs médisances, leurs calomnies et vivre de délations sans risques, et surtout sans avoir à rendre compte de manière responsable. Alain Duhamel, dans *Le Figaro* du 13/11/2009, évoquait à ce propos « une machine à fabriquer les polémiques ».

35 Il suffit de voir quelle est la souffrance aujourd'hui de ceux qui exercent l'autorité, comme les membres du corps enseignant.

36 C'est ce que soulignera Jésus lui-même : « Quel mérite avez-vous d'aimer ceux qui vous aiment ? Les scribes et les pharisiens n'en font-ils pas autant ? » (Lc 6, 32)

37 Le Cardinal Martini proposait un chemin de guérison en 3 étapes : la première consiste à retrouver un rapport juste face à l'institution en reprenant conscience que nous avons besoin d'institution pour vivre ; la seconde invite à faire mémoire du fait que tout ce que nous avons reçu de bon et qui nous met en

Aimer l'Église demande de passer de la recherche du bien particulier, parfois légitime, au bien commun. Aimer l'Église suppose aussi d'essayer de pénétrer son mystère et de ne pas se contenter d'un regard partial ou partiel.

Comme le rappelait le pape François au début du second Synode sur la famille, elle n'est pas « un parlement » à la recherche de consensus, mais une communauté sous la conduite de l'Esprit Saint. Elle est structurée et collégiale, charismatique et institutionnelle ; elle suppose la confiance et la correction fraternelle. Elle est le Peuple de Dieu, le Corps du Christ, le Temple de l'Esprit Saint, c'est-à-dire une communion de personnes, communion structurée et habitée. Elle est ce « mystère de communion », appelé à vivre d'une manière particulière pour refléter dans le monde le visage, la tendresse et la miséricorde de Dieu. Jean-Paul II l'écrivait après le Jubilé de l'an 2000, « faire de l'Église la maison et l'école de la communion : tel est le grand défi qui se présente à nous dans le millénaire qui commence, si nous voulons être fidèles au dessein de Dieu et répondre aux attentes profondes du monde »³⁸.

lien avec le Christ nous est venu par l'Église ; la troisième étape nous fait nous souvenir qu'au cœur de la vie de l'Église, épouse du Christ, il y a le Mystère Pascal avec une dimension de dépouillement, d'épreuve, qui passe aussi par l'Église.

³⁸ Il faut relire l'ensemble de ce passage, particulièrement les conseils concrets que donne le Pape et qui forment un vrai « programme spirituel » : un regard de foi sur la Trinité qui habite en nous et sur le visage des frères, être capable alors de bâtir avec les frères une amitié vraie et profonde, voir et valoriser le positif dans l'autre, donner une place à l'autre. Voir *Au début du nouveau Millénaire*, n°43.

Aimer l'Église pour vivre ce mystère de manière plus simple et fraternelle fait partie des conditions pour vivre la mission.

« Sortir » pour devenir missionnaires

La transformation missionnaire de l'Église qui est nécessaire dans notre temps passe, comme nous venons de le voir, par un dynamisme de transformation personnelle, de « sortie de soi », pour rencontrer et aimer le Christ et son Église. Cette transformation est essentielle ; on ne peut être vraiment missionnaire sans être entré dans la dynamique d'une vie de disciple. Cette transformation se reconnaît à un signe manifeste, à un critère essentiel que le pape François nous rappelle et qui est la joie, ce fruit de l'Esprit que saint Paul évoquait déjà (Gal 5) : « La joie de l'Évangile remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus » (E.G. 1).

Or, souligne le pape François, « la vie augmente quand elle est donnée et elle s'affaiblit dans l'isolement et l'aisance (...) La vie s'obtient et se mûrit dans la mesure où elle est livrée pour donner la vie aux autres. C'est cela finalement la mission. Par conséquent, un évangéliste ne devrait pas avoir constamment une tête d'enterrement. Retrouvons et augmentons la ferveur, la douce et réconfortante joie d'évangéliser » (E.G. 10). C'est cette joie qui nous fait alors poursuivre notre sortie au-delà de l'Église, vers les autres,

jusqu'aux « périphéries »³⁹ des besoins des hommes. C'est cette source de joie qu'il nous faut porter aux autres. Pour cela il y a des dépassements à vivre afin d'annoncer vraiment l'Évangile.

1 « Sortir » pour la mission : dépasser ce qui nous enferme

En effet, le risque face au défi de la transformation missionnaire de l'Église serait, je l'ai déjà évoqué, le repli sur des positions stériles en raison de tensions dans l'Église. Mais le pape François évoque un autre risque qui serait celui de l'immobilisme. « La pastorale en terme missionnaire », souligne-t-il, « exige d'abandonner le confortable critère pastoral du « on a toujours fait ainsi » » (E.G. 33)⁴⁰.

Mais le Pape relève surtout trois tentations qu'il nous faut dépasser et traverser. La première est celle de « **l'acédie** » (E.G. 81-83), cette maladie spirituelle qui se traduit par un dégoût des choses spirituelles ou un désir toujours insatisfait. La cause, rappelle le Pape, en est une

recherche de confort personnel, un repli sur soi et un manque de vie spirituelle authentique, une vie « aut centrée ». L'acédie qui ronge le cœur d'un croyant produit alors de la fatigue, de la tristesse, de la lassitude, qui ne sont pas les effets d'une mission trop lourde, mais d'une mission mal vécue. L'acédie est un vrai drame pour l'Église parce qu'elle étouffe progressivement le zèle missionnaire et produit des personnes qui se sentent battues d'avance, tristes et hantées par le sens de l'échec.

La seconde tentation est celle de « **la mondanité spirituelle** » (E.G. 93-96), qui provient toujours d'une vie chrétienne fondée sur soi-même et non sur le Christ : une vie fondée sur « nos » expériences et « nos » idées, ou bien fondée sur « nos » assurances dogmatiques, disciplinaires ou mondaines. Cette manière de vivre la foi, « subjective » ou « objective » à l'excès, risque de nous couper des autres et d'être stérile.

La troisième tentation enfin est celle de « **la guerre entre nous** » (E.G. 98-101), de la division dans l'Église. C'est l'esprit de controverse de ceux qui ont besoin de s'opposer pour exister, qui développe un esprit de clan où la partie est plus importante que le tout, un climat où l'on ne peut se réjouir du bien que font les autres par jalousie, par envie, qui produisent la calomnie, l'esprit de vengeance, la diffamation etc. (E.G. n°98).

2 « Sortir » pour porter Jésus au monde : dépasser ce qui nous retient

Il ne suffit pas que, comme baptisés, nous soyons désormais conscients de l'importance de la mission ; il faut encore que nous entrions concrètement dans la dimension missionnaire de notre vie de

39 Voilà une expression nouvelle et qui permet aussi toutes les interprétations. Rappelons que le Pape lui-même, dans une intervention de l'Année de la Foi le 27 septembre 2013 devant des catéchistes du monde entier, a donné un éclairage très simple quant à cette formule : « Vous connaissez une des périphéries qui me fait si mal que je ressens de la douleur ? » – je l'ai vu dans mon diocèse précédent – « C'est celle des enfants qui ne savent pas faire le Signe de la Croix. C'est une périphérie ! Il faut aller là ! Et Jésus est là, Il t'attend, pour aider cet enfant à faire le Signe de la Croix. Il nous précède toujours ».

40 Ce risque se rencontre sous des formes variées, comme par exemple le seul souci de certaines personnes de savoir où et quand aura lieu la messe dominicale. Si ce souci est fondé – la messe est bien « la source et le sommet de la vie de l'Église » –, il ne peut pas non plus être le seul souci d'un baptisé. Il peut parfois aussi traduire une recherche de confort personnel et un manque d'intérêt pour la vie de l'Église.

catholique. Et cela n'est pas simple. Pourquoi ? Avant toute chose certainement parce que le mot « mission » lui-même n'appartient pas à notre langage habituel. Pour de nombreux chrétiens, **les mots de « mission », « missionnaire », évoquent des réalités du passé ou de lieux lointains.**

Du passé d'abord, parce que ceux qui ont un souvenir de l'histoire de l'Eglise savent que, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'Eglise a développé dans tout le bassin méditerranéen une dynamique missionnaire qui a conduit à la christianisation de l'Europe. On se souvient bien entendu des voyages de saint Paul, mais aussi des moines évangélisateurs des campagnes au premier millénaire. On sait aussi que des « missions paroissiales » se sont développées tout au long du 19^{ème} et au début du 20^{ème} siècle, entre autres, pour réveiller la ferveur des croyants ; des croix de mission ornent encore le paysage de nos campagnes.

Mais la mission évoque aussi le « lointain », à savoir des hommes et des femmes qui s'embarquaient dans les siècles passés pour annoncer l'Evangile à des populations qui n'avaient jamais entendu parler du Christ, en Amérique d'abord, puis dans certaines parties de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie. Il y a jusqu'à aujourd'hui dans nos campagnes du Jura bien des familles dont un membre est ou était missionnaire, revenant parfois à la maison familiale et témoignant de sa vie au loin. Pour faire bref, la mission, pour nombre d'entre nous, c'était d'un autre temps ou pour d'autres lieux, mais pas pour « chez nous ». En effet, nous vivions dans un pays évangélisé depuis des siècles où tout le monde, même s'il n'était pas fervent et

pratiquant, était censé être chrétien, était censé avoir reçu dans sa famille, à l'école, à la paroisse, par l'environnement et la culture chrétienne majoritaire, des principes de vie et des valeurs chrétiennes. Mais cette transmission s'est enrayée pour diverses raisons dans les années 70. Depuis des décennies, les jeunes évangélisés sont une minorité ; l'Evangile n'est plus évident pour personne et ce qu'il transmettait s'efface peu à peu de la mémoire de notre pays⁴¹. Rien ne va plus de soi. Cela signifie que si désormais l'Eglise elle-même n'annonce pas l'Evangile, personne ne le fera à sa place. Et pour que l'Eglise annonce l'Evangile, il ne s'agit pas de compter uniquement sur les prêtres, les religieux ou les religieuses.

C'est toute l'Eglise qui est appelée à être missionnaire. C'est tout baptisé, « prêtre prophète et roi » de par son baptême, qui est appelé à faire de toute sa vie un témoignage. Comme le rappelait déjà le Concile Vatican II dans le décret sur l'activité missionnaire de l'Eglise, *Ad Gentes* : « Comme membres du Christ vivant, auquel ils ont été incorporés et configurés par le Baptême ainsi que par la Confirmation et l'Eucharistie, tous les

41 Tout le monde trouvait naturel, vivant en France, d'y trouver une certaine douceur et une certaine qualité de vie et des relations. Une part de cette douceur venait certainement de l'Evangile, qui avait humanisé les relations. L'Eglise, me semble-t-il, tenait dans notre pays la place que tient le radiateur dans une pièce. On s'intéresse peu au radiateur ; il tient sa place et permet de bien vivre en dégageant une chaleur. Ce n'est que lorsqu'il est en panne que l'on s'intéresse à lui. Il me semble que notre pays ne mesure pas à quel point l'Eglise a tenu cette place, ce en quoi il lui est redevable : il risque un matin de se réveiller dans le froid (cf. note 15). « Un peu de miséricorde rend le monde moins froid et plus juste » Pape François – 1er Angélus – 17/03/2013

fidèles sont obligés de coopérer à l'expansion et au développement de son Corps (...) C'est pourquoi tous les fils de l'Eglise doivent avoir une vive conscience de leur responsabilité à l'égard du monde, nourrir en eux un esprit véritablement catholique et dépenser leurs forces pour l'œuvre de l'évangélisation » (A.G. 36). Il nous faut donc prendre conscience que ce sont tous les baptisés – tout le monde et partout – qui sont appelés à annoncer le Christ par toute leur vie, et particulièrement, comme le souligne le pape François, par la joie qui émane de leur vie.

3 « Sortir » et dépasser ce qui pourrait étouffer notre désir d'annoncer Jésus

Comme je viens de l'évoquer, c'est chacun de nous, membre de l'Eglise catholique, qui est appelé à la mission. C'est pourquoi le pape François peut écrire que « chaque Eglise particulière, portion de l'Eglise catholique sous la conduite de son Evêque, est elle aussi appelée à la conversion missionnaire (...) Elle s'emploie à être toujours là où manquent le plus la lumière et la vie du Ressuscité » (E.G. 30). Pour vivre cela, comme Eglise catholique du Jura, nous devons veiller à ce que la mission ne soit pas étouffée, que la Parole du Christ soit annoncée.

Or, ce risque d'étouffement de la mission, de la Parole, peut parfois venir par une forme d' « autocensure », consciente ou inconsciente, que nous nous appliquons et qui efface lentement l'Evangile du paysage. On peut en premier lieu étouffer la mission et vivre une autocensure, c'est-à-dire décider personnellement de ne pas témoigner de sa foi, quand on se trompe d'époque et que **l'on pense que l'évangélisation n'est pas nécessaire** ; depuis Vatican II, les papes successifs nous rappellent l'urgence d'annoncer l'Evangile.

Mais on peut aussi étouffer la mission, pratiquer cette autocensure, en ayant **une mauvaise conception de la laïcité** et en pensant que l'on n'a pas ou plus le droit de témoigner de sa foi. Il est vrai que la notion de laïcité est aujourd'hui souvent travestie et présentée comme une injonction faite aux religions de n'exister que dans ce que l'on appelle la vie privée. Certains hésitent ainsi parfois à dire qu'ils sont croyants ou à manifester leur foi par certains signes ou par la prière. Mais cette conception est erronée car, comme je l'ai déjà souligné, la laïcité suppose le droit de pratiquer son culte, de témoigner en privé et en public⁴². La laïcité concerne au sens strict la neutralité de l'Etat et de ses agents, et non pas la société.

Enfin, on peut aussi étouffer la mission, pratiquer une autocensure, s'interdire de témoigner pour **ne pas tomber dans l'accusation de prosélytisme**. On peut en effet se surprendre à avoir du mal à dire que l'on est croyant dans les relations de la vie courante. Il peut bien entendu y avoir des motifs liés à la discrétion que l'on souhaite garder, au fait que le moment de témoigner n'est pas opportun. Mais il ne faut pas que nous confondions le témoignage de la foi et le prosélytisme qui serait un zèle excessif, un manque de respect de la liberté d'autrui, voire une manipulation que l'on mettrait en œuvre pour convaincre les autres. Dire que l'on est croyant, dire sa joie de l'être et témoigner de ce que cela nous apporte n'est pas du prosélytisme. C'est pourquoi il nous est important de comprendre ce qu'est la

42 Voir en ce sens la note 6. On pourra lire aussi le rapport Briand préparatoire à la Loi de 1905 avec un avant-propos sage et pondéré de Jean-Louis Debré, Président du Conseil constitutionnel, qui rappelle que cette loi est d'abord une loi de liberté, celle de culte et de conscience.

mission, ainsi que les diverses manières dont nous pouvons la vivre.

4 « Sortir » pour annoncer Jésus par toute notre vie : la mission assumée

Une fois dépassé tout ce qui freine notre désir d'annoncer l'Évangile, comment faire ? Être missionnaire, rappelons-le, c'est avoir rencontré Jésus vivant qui nous donne sa joie et avoir le souhait de partager cette expérience à d'autres personnes. En effet si la rencontre de Jésus nous procure de la joie, nous aide à vivre et nous porte dans l'espérance, si cette vie est un bien pour nous, il n'y a aucune raison pour que nous devions en priver les autres. Annoncer l'Évangile est un acte d'amour qui nous fait partager ce que nous avons de plus précieux aux autres. C'est avoir le souci de la destinée spirituelle de l'autre. La question est ensuite de savoir comment partager cette joie à d'autres.



Avant toute chose, il me semble que **l'évangélisation commence dans la prière**. C'est l'attitude de Jésus qui a passé 40 jours au désert avant de commencer sa mission. Ainsi, de nombreuses figures de la mission ont d'abord été de grands priants avant d'aller annoncer le Christ. Comme je l'ai déjà souligné, la *Lettre aux Catholiques de France* elle-même nous donne deux modèles, deux figures enracinées dans la prière et l'expérience du Christ : Sainte Thérèse de l'Enfant-Jé-

sus, « apôtre des apôtres », et Madeleine Delbrel. La prière est le premier pas de la mission qui nous rappelle que c'est Dieu qui a l'initiative en toutes choses et que c'est lui qui convertit les cœurs, mais qu'il compte aussi sur notre intercession ; la prière persévérante de sainte Monique conduira son fils saint Augustin à Jésus. La prière nous permet également de porter ceux qui évangélisent, mais aussi de demander à l'Esprit Saint, qui nous précède sur le chemin de la mission, de nous éclairer quant à la manière juste d'annoncer l'Évangile. C'est l'Esprit qui nous conduit, nous donne force et lumière dans la prière pour annoncer l'Évangile de manière juste et paisible. En ce sens, notre diocèse bénéficie d'une vraie grâce avec la présence de trois monastères contemplatifs qui portent la mission. La prière va accompagner la transformation missionnaire de l'Église, mais aussi notre propre transformation missionnaire.

Mais comment cette annonce de l'Évangile va-t-elle se faire ? La conviction que nous donne l'Église, c'est **qu'une dimension importante de l'annonce de l'Évangile est pour ainsi dire « passive »**, se fait même parfois à notre insu, c'est-à-dire qu'elle ne demande rien de spécial sinon de vivre pleinement et avec ferveur notre vie chrétienne au quotidien. C'est exactement ce que nous dit le Concile Vatican II : « Cependant, que tous le sachent, leur premier et leur plus important devoir pour la diffusion de la foi, c'est de vivre profondément leur vie chrétienne. Car leur ferveur au service de Dieu, leur charité à l'égard des autres apporteront un nouveau souffle spirituel à l'Église tout entière, qui apparaîtra comme un signal levé pour les nations... » (A.G. 36). Le pape Paul VI lui-même

disait que le premier moyen d'évangéliser est « le témoignage d'une vie authentiquement chrétienne » (*Evangelii Nuntiandi - L'évangélisation dans le monde moderne* - E.N. 41). Une forme essentielle d'évangélisation ne demande donc rien d'exceptionnel. Elle consiste à témoigner dans son quotidien, dans sa vie de famille, son travail, son village ou son quartier, sur ses lieux de loisirs, en vivant du Christ, de son enseignement, et en produisant des fruits de l'Esprit et principalement la joie qui authentifie la relation vivante avec Jésus. C'est cette évangélisation par irradiation, par « attraction »⁴³, par rayonnement de charité ou encore par « capillarité »⁴⁴ dont parle Enzo Bianchi : « Transmettre notre expérience intime de foi à travers l'indispensable contact personnel, telle est la manière la plus féconde d'apporter à l'autre l'Évangile ». Je vis l'Évangile, et cette vie, par sa cohérence, est belle. Elle peut donner ou redonner le goût à d'autres d'être chrétiens⁴⁵. Le pape François parle ici de « prédication informelle » qui revient à tous comme tâche quotidienne (E.G. 127). Cette manière d'évangéliser est possible à tous et dans tous les domaines de la vie.

43 Pape François, 10 juin 2013

44 Voir Enzo Bianchi, *Comment Évangéliser Aujourd'hui ?*, Ed. St-Augustin,

45 En écrivant ces mots, je repense à une mère de famille que j'ai confirmée à l'âge adulte. Elle est arrivée dans notre diocèse, venant d'une grande ville française. Un peu perdue dans le petit village où elle, son mari et ses enfants s'étaient installés, elle a vu aussitôt et très rapidement de nombreuses personnes du village venir lui proposer des services et de l'aide afin que son installation se déroule au mieux. Comme elle me l'a partagé, elle a découvert à ce moment-là que les gens qui venaient à elle, ce n'était pas seulement le village, mais aussi la paroisse. C'est ce qui lui a donné le goût de demander la confirmation et de faire catéchiser ses enfants.

Que l'on soit au travail, mère au foyer, déjà en retraite ou même malade, ce témoignage d'une vie qui rayonne la bonté et la douceur de Dieu parle souvent plus que de longs discours. Ce témoignage suppose d'entretenir une qualité de vie spirituelle et de vie d'union au Christ.

Enfin une manière d'évangéliser qui nous est plus familière est **le témoignage actif** par lequel l'annonce de l'Évangile est faite de manière directe. Ce témoignage, l'Église le donne en premier lieu quand elle prie, dans la liturgie qui peut toucher les cœurs en donnant accès au mystère de la foi qui est célébré, en particulier dans les sacrements et l'eucharistie. Mais ce témoignage est aussi donné dans la catéchèse qui s'adresse non seulement aux enfants mais à toutes les générations, et qui annonce l'Évangile, éclaire l'intelligence et le cœur de ceux qui veulent suivre le Christ.

Ce témoignage, l'Église le donne aussi par tous les moyens par lesquels la foi est accessible aux hommes et aux femmes de notre temps : une conférence publique, une session, un temps de formation, une rencontre d'équipe de mouvement, un camp de jeunes, mais aussi des initiatives nouvelles sur les réseaux sociaux et dans tous les lieux où le partage de l'expérience chrétienne est possible. Cette manière d'évangéliser demande une attention à la qualité de la parole donnée, à la qualité de vie fraternelle de la communauté chrétienne réunie. Cette manière d'évangéliser s'adresse à toute la personne et suppose de nourrir le cœur, mais aussi l'intelligence, selon la formule de l'apôtre Pierre : « Soyez toujours prêts à rendre raison de l'espérance qui est en vous » (1P 3,15).

Elle suppose donc, pour celui ou celle qui évangélise, une vraie formation et la capacité à accompagner les personnes⁴⁶.

5 « Sortir » pour constituer une Eglise de disciples missionnaires au cœur de la société

Disciples et missionnaires, nous sommes appelés à témoigner du Christ dans le monde, certains « qu'Il est avec nous jusqu'à la fin des temps » (Mt 28,20), qu'Il nous accompagne mais aussi qu'Il nous précède, agissant par Son Esprit dans les événements du monde et dans les autres aujourd'hui. La question peut alors se poser : mais où faut-il L'annoncer et à qui ?

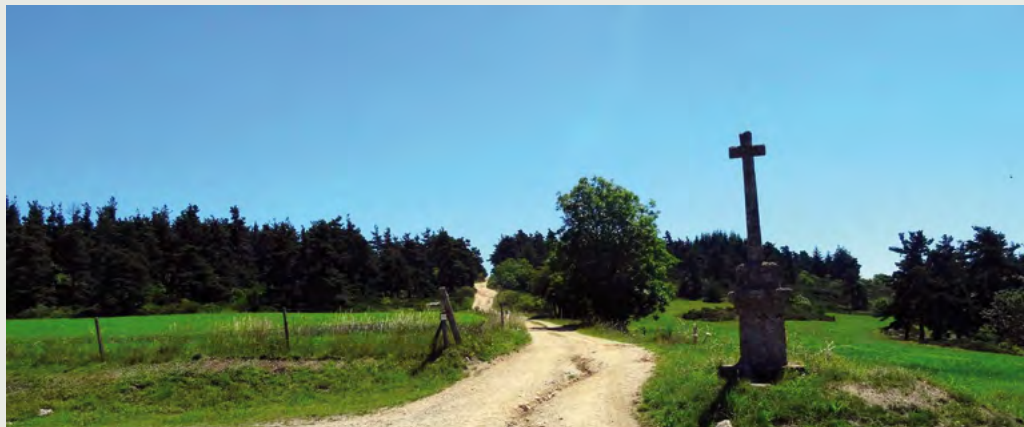
Tout comme notre réflexion nous a conduits à comprendre que tous les baptisés sont appelés à évangéliser, quels que soient leur âge ou leur état de vie, la mission d'annoncer l'Évangile est appelée à se vivre dans tous les domaines de l'existence et de la société, là où les hommes vivent, travaillent, souffrent et meurent.

⁴⁶ On mesure en ce sens l'importance de la pédagogie des mouvements d'Action Catholique, voire de celles mises en œuvre par des réalités d'Eglise nouvelles. On mesure ici le travail précieux des services diocésains pour accompagner cette formation sur le territoire diocésain.

Parce que Dieu s'est fait homme, parce qu'Il a pris notre humanité excepté le péché, tout ce qui concerne l'homme concerne Dieu. En ce sens, le pape Benoît XVI⁴⁷ soulignait combien l'Eglise a besoin d'évangéliser pour apporter à l'humanité et réfléchir avec elle « la compréhension commune des expériences fondamentales de l'homme comme la naissance, la mort, la vie au sein d'une famille, la référence à une loi morale naturelle ».

Le pape François le rappelle fortement : la mission a une dimension communautaire et sociale. Qu'il s'agisse de l'encyclique de Benoît XVI *L'Amour dans la Vérité* sur le développement intégral de l'homme et de tout homme, qu'il s'agisse de la sauvegarde de la « maison commune » dans l'encyclique du pape François *Loué sois-tu*, l'enseignement des papes nous rappelle sans cesse que la mission concerne tous les domaines de l'existence. Les chrétiens sont appelés à y être présents pour contempler, discerner et agir en cohérence avec les principes de l'Évangile et en particulier ceux de la Doctrine sociale de l'Eglise.

⁴⁷ Lettre apostolique *Ubicumque et semper* du 21 septembre 2010.



Conclusion

Au cours de cette réflexion, j'ai abordé le fait saillant de ce début de 21^{ème} siècle, cette mutation, cette transformation profonde de la société. Cette transformation est parfois telle que certains n'hésitent plus à parler d'une « société liquide », fluide, où tout est désormais en mouvement, où plus rien n'est certain. Nous n'avons pas nécessairement à épouser tous ces mouvements ; mais dans ce monde liquide où certains – les plus fragiles – perdent pied, où d'autres sont épuisés à force de nager dans un courant qui les submerge, nous avons à devenir toujours plus une communauté de croyants fraternels, un îlot de paix, un lieu de repos, de miséricorde et de joie pour tous⁴⁸. C'est la transformation nécessaire de l'Eglise pour continuer à annoncer l'Evangile : c'est la « **transformation missionnaire** » que le pape François appelle de ses vœux et que nous avons à vivre.

Cette transformation, notre diocèse s'y engage résolument, avec vous tous, par les trois années pastorales à venir, trois années missionnaires, de prise de conscience, qui veulent nous inviter à réfléchir à ce que signifie « être disciple », « être missionnaire »⁴⁹. Cette transformation passe d'abord par un retour à la source qu'est le Christ dans Sa Parole et Ses sacrements, par la confiance en l'Esprit Saint qui nous accompagne. Elle passe aussi par une attention fraternelle entre nous, par une plus grande sobriété dans nos moyens. Alors nous accomplirons simplement, modeste-

48 Cet îlot est bien entendu et avant toute chose la paroisse qui garde toute sa pertinence sur le territoire, mais il peut aussi s'agir d'autres lieux comme les monastères, les sanctuaires, voire d'autres lieux à inventer

49 Près de 4500 parcours ont ainsi été distribués dans notre diocèse pour permettre de vivre en groupe fraternel, durant cette première année, un chemin spirituel à la lumière des pèlerins d'Emmaüs.

ment, mais pleinement notre mission, tout en sachant que cette transformation n'en est qu'à ses débuts ; elle prendra certainement du temps, une génération, pour permettre à notre Eglise de s'ajuster à la volonté de Dieu et à la mission telle qu'elle vient.

Il y a près de 40 ans, une affiche ornait les murs de certaines villes, représentant un village blotti autour de son clocher avec ce slogan : « La force tranquille ». Le temps a passé. Le clocher n'a pas bougé, mais la vie autour a beaucoup changé et changera encore. Et notre Eglise, notre communauté ecclésiale ? La force n'est plus d'abord dans le nombre. La tranquillité est souvent bousculée. Ce que nous avons mieux compris, c'est que la vie de l'Eglise dépendra de nous, de chacun et de chacune d'entre nous, de plus en plus unis, mais surtout, profondément et véritablement, de notre vrai point d'appui qu'est Jésus. La mutation actuelle nous met en pauvreté, nous met à nu, nous déstabilise. Mais l'Ecriture révèle que cette épreuve est toujours conduite par Dieu pour un plus grand bien ; c'est là le cœur de la vie chrétienne qu'est le Mystère Pascal. Alors soyons en paix et avançons. Le clocher de l'affiche « La force tranquille » est toujours là. Il demeure comme un repère extérieur. Il nous faut nous appuyer maintenant sur Jésus, notre lumière intérieure, avec nous jusqu'à Son retour : soyons tranquilles, Il est notre force !

Que la Vierge Marie, Mère de l'Eglise, et saint Claude, notre saint Patron, inter-cèdent pour nous !

Lons-le-Saunier, le 25 janvier 2016,
En la fête de la Conversion de saint Paul



+ Vincent Jordy
Evêque de Saint-Claude

Prière du diocèse de Saint-Claude pour la mission

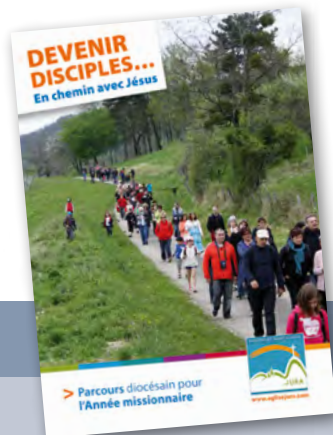
*Seigneur, Dieu notre Père,
Toi qui es source de Toute Bonté
et de Toute Miséricorde,
donne-nous en cette année de vivre plus encore
de la grâce de notre baptême,
d'entrer dans la transformation missionnaire de notre Eglise
et d'être toujours plus des disciples de ton Fils Jésus,
nous nourrissant de sa Parole et de son exemple.
Donne-nous surtout de vivre comme Lui
sous la conduite de l'Esprit Saint
afin de rayonner la Bonne Nouvelle
et d'être toujours et partout
les témoins de la joie de l'Évangile.*

*Sainte Marie, Mère de l'Eglise, priez pour nous.
Saint Claude, priez pour nous.*

Portez la Bonne Nouvelle dans le Jura

*1^{ère}
année missionnaire
2015 / 2016*

DEVENIR DISCIPLES



DEVENIR
MISSION-
NAIRES

*2^{ème}
année missionnaire
2016 / 2017*

DEVENIR MISSIONNAIRES

*3^{ème}
année missionnaire
2017 / 2018*

VIVRE LA MISSION

VIVRE
LA
MISSION